

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
 Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } 14 » six mois.
 } 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^e, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE BULLIER et C^e, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 25 mars 1865.

BULLETIN.

Cette ridicule histoire d'un traité secret joint à la convention du 15 septembre, a été portée jeudi à la tribune de la Chambre des Députés de Turin. Elle ne méritait point un honneur semblable. C'est M. Massini qui a interpellé à ce sujet le gouvernement. Le général La Marmora s'est borné à exprimer la surprise que la rumeur dont il s'agit lui a fait éprouver. L'ancien ministre des affaires étrangères, M. Visconti-Venosta a repoussé, de son côté, l'accusation comme ridicule et ne méritant pas d'être réfutée.

Jeudi, à la Chambre des lords d'Angleterre, le comte Russell a déposé sur le bureau une lettre à lui adressée par M. Adams le prévenant douze mois à l'avance suivant l'usage établi, de l'intention du gouvernement des Etats-Unis de faire cesser l'effet du traité de reciprocité conclu avec l'Angleterre. Je regretterais, a continué lord Russell, qu'il survint quelque cause de désunion entre l'Angleterre et les Etats-Unis; cependant on ne peut nier qu'après les actes qui viennent de se produire et les discours prononcés, il n'existe certains sentiments hostiles dans une portion du peuple américain.

À la Chambre des communes, lord Palmerston a protesté contre toute vraisemblance de conflit avec les Etats-Unis. Il a ajouté : Le devoir de l'Angleterre est de défendre le Canada aussi longtemps que celui-ci voudra rester réuni à la métropole. Si, au contraire, il voulait se séparer, lord Palmerston espère que l'Angleterre ne s'y opposerait pas.

On regarde comme probable une nouvelle dissolution des Chambres prussiennes. Un journal de Madrid se dit autorisé à

démentir le bruit d'un coup d'Etat. Il ajoute que le gouvernement n'a jamais songé à s'écarter de la Constitution.

Les dernières lettres d'Athènes mentionnent le bruit de nouveaux changements de cabinet. Par suite de l'agitation qui régnait et qui faisait craindre des troubles de fortes patrouilles parcouraient la ville et les troupes étaient consignées. Les provinces étaient tranquilles.

On dit qu'un amendement, signé par dix-huit membres du Corps-Législatif, sera déposé, à l'effet d'obtenir de nouvelles garanties pour « l'indépendance territoriale » de la Papauté.

J. REBOUX.

On lit dans le Constitutionnel :

Le *Sidèle* a reproduit hier des paroles attribuées au saint-père dans une correspondance de Rome du journal le *Monde*. Aujourd'hui, l'*Indépendance* s'empare de l'incident et le commente.

Nous avions laissé passer la correspondance du *Monde* sans la relever, mais puis-quin un bruit aussi absurde ne tombe pas de lui-même, disons donc que le correspondant du *Monde*, en osant placer dans la bouche de Pie IX, s'adressant au comte Sartiges, ces mots : « Eh bien ! retirez-les, vos troupes ! » a commis une double calomnie, une calomnie envers le Saint-siège, une calomnie envers le gouvernement impérial.

Le saint-père ne parle pas ainsi, et l'on ne parle pas ainsi à un ambassadeur de France. — Paulin Limayrac.

On écrit de New-York, au *Moniteur* :

On vient de recevoir à New-York le récit détaillé de la marche du général Sheridan dans la vallée de la Shenandoah et de la défaite signalée qu'il a fait subir au général Early. Parti de Winchester le 27 du mois de février, le général Sheridan s'est avancé sans rencontrer d'obstacle, jusqu'à la ville de Staunton qu'il a trouvée abandonnée par l'ennemi. Les confédérés s'étaient retirés au sud-est, à Waynes-

boro, station du chemin de fer allant de Staunton à Charlottesville; c'est là que le général Custer, commandant l'avant-garde de l'expédition fédérale, les a surpris; il les a promptement attaqués, et n'a pas eu de peine à les mettre en déroute. 87 officiers, 1163 soldats, 13 drapeaux, 7 canons et une centaine de voitures sont tombés entre les mains du vainqueur. Le général Early a réussi à s'échapper, mais tout son état-major a été fait prisonnier.

On dit que la ville de Lynchburg aurait été menacée par une colonne fédérale venue de Tennessee oriental. Il y a plusieurs mois que le lieutenant général Grant essaye de s'emparer de cette position dont l'importance stratégique est fort grande; jusqu'à présent elle a résisté aux tentatives dirigées contre elle, mais il ne serait pas impossible qu'elle succombât devant une triple attaque venant de la vallée de la Shenandoah, du Tennessee orientale et de l'aile gauche des fédéraux, occupés à bloquer Petersburg.

La confiance est très-grande à New-York. La bourse s'y montre très-rassurée. L'or vient de descendre à 187, et le mouvement qui en précipite la baisse tend encore à s'accroître.

L'expédition préparée contre Mobile a dû quitter la Nouvelle Orléans le 4^e mars. On dit que le port de Saint-Marks, dans la Floride, sera probablement attaqué en même temps, et que Galveston sur la côte du Texas, deviendra ensuite l'objet d'une démonstration dont on entend ici de bons résultats. Si ces différentes opérations réussissent, il ne restera plus un seul port de mer à la confédération, et son commerce extérieur sera réduit à néant.

Une modification vient d'avoir lieu dans le cabinet de Washington. Le sénateur Harlan, de l'Iowa, remplace au ministère de l'intérieur le juge Usher, de l'Indiana.

On annonce aussi que le système de passe-ports établi récemment entre les Etats-Unis et le Canada vient d'être aboli par M. Seward. C'est une manière de reconnaître l'empressement que lord Monck et ses ministres ont montré quand il s'est agi de prendre des mesures pour faire respecter les lois de neutralité de la Grande-Bretagne.

Une correspondance adressée de Paris au *Morning-Post*, contient d'intéressantes considérations, appuyées de quelques

renseignements peu connus, sur la possibilité d'une prochaine terminaison de la guerre civile en Amérique. On a peut-être remarqué dans les dépêches récemment venues de New York la mention du bruit répandu aux Etats-Unis que le Congrès confédéré avait autorisé le général Lee à traiter de la paix, lorsqu'il jugerait nécessaire de se résigner à cette extrémité. D'après la correspondance dont nous parlons, on croirait savoir à Paris que Lee aurait été interrogé par le Gouvernement même de M. Jefferson Davis sur la question de savoir s'il consentirait à ouvrir des négociations pacifiques avec le Nord, et à décharger ainsi le pouvoir exécutif de la confédération du Sud de cette lourde responsabilité; on ne sait pas encore ce qu'a répondu le généralissime des armées séparatistes. Le *Temps* fait observer que le fait de cette question posée n'a rien d'improbable en lui-même. Lee est aujourd'hui l'homme le plus important du Sud; il y représente l'esprit, les passions et les intérêts des armées rebelles, et s'il existe quelque part une ferme intention de prolonger la résistance jusqu'au bout, c'est évidemment aussi ou sein des armées qu'elle doit trouver son principal point d'appui.

On ne peut traiter sans Lee, et Lee, de son côté, avec son grand prestige militaire, son désintéressement connu, et le profond attachement qu'il a su inspirer à ses soldats, est peut-être seul en mesure de leur faire comprendre que le moment est venu de s'incliner devant le destin, en stipulant les conditions les plus honorables possible, que le président Lincoln est, du reste, tout disposé à accorder. Le général Lee ne peut plus aujourd'hui se faire illusion sur ses chances de succès; le cercle qui l'entoure va se retrécissant de jour en jour; ses lignes de communications et d'approvisionnement sont partout coupées ou menacées; le récent succès des fédéraux à Charlottesville, dans la vallée de la Shenandoah, qui met Lynchburg en péril; les progrès de Sherman dans les Carolines; l'étreinte de plus en plus formidable de Grant autour des défenses de Petersburg; tout doit lui faire sentir l'imminence d'une catastrophe prochaine. Il ne serait donc nullement étonnant qu'un jour ou l'autre nous apprissions la nouvelle d'un grand coup de théâtre, c'est-à-dire d'une suspension des hostilités suivie de l'ouverture immédiate de négociations pacifiques, basées sur le retour des séparatistes à l'Union, et sur la reconnaissance du principe de l'abolition de l'esclavage.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 24 mars, 3 h. du matin.

Chambre des Communes. — Lord Palmerston appuie la proposition Hartington. Il dit qu'il n'y a pas de danger de guerre avec l'Amérique et que le gouvernement fédéral n'a aucune intention hostile. Il ajoute que le devoir de l'Angleterre est de défendre le Canada aussi longtemps que celui-ci voudra rester réuni à la métropole. Si, au contraire, il voulait se séparer, lord Palmerston espère que l'Angleterre ne s'y opposerait pas.

La proposition de M. Bentinck est repoussée par 275 voix contre 40.

Londres, 23 mars, soir.

Le bilan hebdomadaire de la banque d'Angleterre donne les résultats suivants :

Augmentation : Réserve des billets, 436,160 livres sterling; encaisse métallique, 426,378 livres sterling; compte du trésor, 1,850,508 livres sterling; portefeuille, 1,179,928 livres sterling.

Diminution : Comptes-courants particuliers, 234,031 livres sterling.

Berlin, 23 mars, soir.

Dans la discussion sur le rapport général de la commission du budget le ministre de la guerre a fait, aujourd'hui, à la chambre la déclaration suivante :

« Le gouvernement attache une importance décisive au vote de la chambre sur les propositions contenues dans le rapport général. Si ces propositions sont adoptées, le gouvernement saura que la chambre tend à élargir ses pouvoirs en affaiblissant les droits de la couronne. On nous a conseillé de donner notre démission, mais nous restons par sentiment du devoir et non par ambition. Vous demandez, messieurs, la dissolution de la chambre, mais avec l'organisation actuelle des partis, cette mesure présente peu de chances de succès au gouvernement. Jusqu'ici, le gouvernement a maintenu la constitution; il la maintient toujours et désire rétablir l'ordre des choses qui est troublé. Vous devez lui prêter la main, sinon, il ne s'agira plus d'une question de droit, mais d'une question d'existence. Choisissez. (Bruit). »

FÉUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 26 MARS 1865.

— N° 6 —

LE POÈTE EN VOYAGE

(Suite et fin)

Et pourtant comment faire, et comment se dépêtrer des mille étreintes qui, depuis tantôt trois mois, la serraient et la pressaient de toutes parts ! Le voilà donc ce grand Romain, cet esprit tant vanté, ce dompteur des plus rebelles ! Certes, elle ne l'avait point appelé, mais elle l'avait laissé venir; elle avait souffert qu'on l'invitât en son nom. Même ce dîner d'aujourd'hui, il était donné tout exprès en l'honneur de M. Romain. Jamais elle n'avait mieux compris qu'en ce moment la solitude et l'abandon de son veuvage, et comment chacun de ses prétendus amis semblait conspirer contre son repos. Elle était seule au monde. Un parent de son mari, qui l'aurait pu défendre, était tombé dans tous les vices du vice et de la misère; elle se sentait éloignée d'elle à la faveur

d'une pension payable à Paris. Aussi bien quand Javotte entra, disant :

— Madame, voici votre cousin de Paris ! La pauvre femme imagina que c'était son pensionnaire, et, fermant les yeux pour ne point le voir : — C'est à ce coup, se disait-elle, que j'arrive au comble de l'humiliation.

Bref, l'infortunée en avait tout ce qu'elle pouvait porter, et quand le bon Fauvel, s'approchant d'elle, et prenant dans ses mains ses deux belles mains qu'elle semblait retirer, lui dit de sa voix d'un si beau timbre :

— Allons, ma cousine, accordez un regard de bonté à votre ingrat cousin qui vous aime toujours !

Elle ouvrit lentement, comme on les ouvre en songe, ses grands yeux pleins d'étonnement, de surprise et de joie enfin. Elle aussi elle reconnut ce doux visage où l'esprit et la bonté se mêlaient dans un si calme et si parfait accord. Alors elle tendit son front à ce défenseur qui lui tombait du ciel. Elle ne l'eût pas revê plus habile et plus charmant. A l'instant même elle se sentit sauvée. Elle se leva triomphante de son siège, en arrangeant les beaux plis de sa robe, et d'une voix légère :

— Ah ! mon beau cousin, lui dit-elle, vous vous êtes fait bien attendre, et cependant soyez le bien-venu.

Son sourire était gai, ses yeux riaient. Elle était une de ces créatures douces et faibles qui ne sont heureuses que dans le calme et le repos. Puis enfin elle accorde-

ut regard au jeune compagnon de ce cousin qui venait avec tant d'à-propos, et lui fit un beau salut.

— Permettez-moi, ma chère cousine, de vous présenter un jeune Africain de mes amis, très-brave homme, et sachant par cœur tout mon répertoire. Or, voici le raisonnement que j'ai fait : Je me suis dit ce matin même : il y aura tantôt douze personnes à la table de M^{me} de Saint-Géran si je viens seul, je ferai le treizième et je ne serai pas bon à jeter à ses chiens. Grâce à mon ami le lieutenant, nous serons quatorze, au besoin, on dressera la petite table, et tout ira pour le mieux.

Chacun prêtait l'oreille aux paroles du nouveau venu. Seul, dans son coin, le grand Romain se dépitait que l'attention fût passée à ce cousin de malheur. En vain il s'efforçait de reprendre le fil de la conversation qui s'était brisée entre ses mains, il avait perdu tout crédit; il sentait le sol se dérober sous ses pas; ses meilleures plaisanteries étaient à peine écoutées; ses bons mots, que chacun, tout à l'heure, admirait en toute confiance étaient semblables à des fleches émoussées, et quand le Jolibois, très-intéressé, très-mécontent, annonça que madame était servie, en vain M. Romain offrit son bras à la dame.

— Apprenez, monsieur, lui dit le poète, que c'est un des privilèges de ma cousine de choisir le convive à sa droite, et je lui conseille d'offrir son bras et la place d'honneur à son notaire. M. Urbain. Quant à vous, mon officier, vous ne demanderez pas mieux que de conduire à la petite-table M^{lle} Laure. En même temps, il offrait

son bras à une bonne femme, au visage aimable et gai, et qui semblait toute contente.

— Ah ! disait-elle, Dieu soit loué, voici M. Romain remis à sa place, et je savais bien que vous n'abandonneriez pas votre aimable cousine à tant de perfides conseils.

Et cette fois M^{me} de Saint-Géran, entourée à souhait par ce bel esprit qui semblait l'avoir adoptée, et par ce brave homme de notaire qui l'aimait de toute son âme; heureuse aussi du gazouillement de la petite table et parfaitement oubliée du beau Romain, qui ne songeait plus qu'à manger, le dîner fut parfaitement agréable. Elle avait déjà pardonné cette conjuration presque innocente qui s'expliquait facilement par l'ennui d'une petite ville. Plusieurs incidents égayèrent encore ce repas commencé sous de si tristes auspices. Jolibois, qui servait, ayant parlé tout bas à M^{lle} Levallois, M^{lle} Levallois (Clémence) eut un soubresaut d'horreur.

— Quoi, disait-elle, est-ce possible, est-ce vrai ? tous ces braves animaux qui ne reconnaissent, sans en manquer un, tous les habitants de la ville !...

— Ils ont vécu, reprit M. Fauvel, dans l'accent même de Sylva lorsqu'il faisait égorger un millier d'esclaves dans le temple de Minerve. Ils ont vécu : Zémire, Azor, Fidèle, Pollux et Castor. C'était une vilaine engeance, et lesormais les vieilles demoiselles qui auront de vieux chiens, auront soin de leur vieillesse.

— Vous avez bien fait, mon cousin, et

j'en suis contente, dit M^{me} de Saint-Géran.

— Puisse ainsi toute bête dangereuse être extirpée des honnêtes maisons ! s'écria le lieutenant en saluant du verre et du regard le poète son confident.

Au dessert, comme on offrait à ces messieurs du vin de Champagne et du vin de Bordeaux :

— Non, non, disait M. Fauvel, ne soyons pas infidèles au grand cru de Saint-Géran. Javotte aura l'honneur de nous le verser de sa main brune, et nous viderons nos verres à la santé de ma chère cousine. Au reste, à tout seigneur tout honneur. Ce clus de Saint-Géran, qui a soulevé dans ces contrées de si grosses tempêtes, proclamé par les uns, insulté par les autres, grâce à M. Romain que voilà, il sera désormais imprimé dans les meilleurs catalogues des meilleures maisons de Paris. Desormais, ma-cousine est riche, et si elle prend un nouveau mari, elle pourra choisir.

La belle humeur du dessert se prolongea dans le salon. Au moment du cigare, et pendant que ces messieurs apportaient au beau Romain des consolations dont il avait si grand besoin, les vrais amis de M^{me} de Saint-Géran se regardaient, tout charmés de cette aventure, et voilà, tout d'un coup que la dame et sa nièce, le poète et l'officier, le notaire et la baronne sont pris d'un fou rire. Ils riaient d'aise et de contentement; ils riaient d'un rire abondant en joie, en bel esprit, en vengeance aussi, tant ils s'en voulaient d'avoir redouté un seul instant M. Romain et ses attentats.